

délicatesse pour elles-mêmes, elles font plus de mal qu'elles ne croient dans une communauté religieuse. Il ne manque pas de médecins indulgens, disait la Sainte, qui menacent de grandes maladies, si l'on ne prend pas des précautions pour les légères indispositions; alors arrive une grande quantité de remèdes, il faut des exceptions, quelquefois même pour toute la vie, pour la nourriture, l'heure du lever et du coucher, pour les vêtemens, pour la prière et tant d'autres choses: on guérit ou on ne guérit pas la maladie d'une personne, et l'on en procure de graves à la pauvre communauté. Il est certain qu'en assujétissant le corps à une foule de choses qui paraissent au-dessus de la nature, il faut bien s'attendre à voir les santés décliner à la longue, qu'il faudra se traiter au milieu des infirmités; mais si l'on ne suit que les règles de Galien et d'Hippocrate, il faudra abandonner celles de l'Institut. Alors ces valétudinaires, avec leur beau régime, ne faisant plus d'oraison, manquant aux exercices, oubliant aussi le soin de leur salut, perdent l'esprit de leur vocation, se rendent insupportables aux autres, et oïseuses et vagabondes dans la maison, sont comme des teignes qui détruisent la régularité, et sont des entraves à la perfection.

Tout ce que nous venons de dire suffit bien pour montrer que le Religieux ne doit se rendre esclave ni de son corps, ni de sa santé, qu'il doit en faire un sage mépris, afin que, riche par la perte de lui-même, il puisse s'abandonner à Dieu dans ses maladies et ses infirmités, et ne point tant se confier aux remèdes et aux médecins. Saint Ambroise, expliquant ces paroles de David: *Mon ame a languï dans l'attente de votre salut*, exhorte à avoir bien plus de soin de la santé de l'ame que de celle du corps. « Il y a des personnes, dit-il, qui voudraient vivre long-temps avec une santé inaltérable et sans éprouver aucune incommodité; il en est d'autres qui,

« quand elles sont malades, se laissent aller à l'abatte-
 « ment et ne peuvent plus dire avec saint Paul: *Lorsque*
 « *je suis faible, c'est alors que je suis fort*; qui aiment
 « mieux obéir aux médecins et suivre leurs ordonnances,
 « que d'obéir à la sainte Ecriture et aux divins enseigne-
 « mens qu'elle nous donne (1). Elles se trompent; car les
 « préceptes de la médecine sont contraires à la connais-
 « sance des choses divines, à la pratique de la vertu. Si
 « l'on en veut croire les médecins, il ne faut plus jeûner,
 « ne jamais faire de carême; ils ne permettent pas de
 « veiller, de travailler la nuit, ils détournent de la
 « méditation et de tout effort de l'esprit pour notre
 « salut. (2). »

Il n'y a en cela rien de bien étonnant, le médecin n'a pour but que la santé du corps; il ne se tourmente pas beaucoup de celle de l'ame, et à moins qu'il ne soit un véritable chrétien, il ne pense qu'à cette santé du corps: il cherche à la conserver si on la possède, à la rendre si on l'a perdue; c'est-là sa gloire et son avantage; alors il fait beaucoup de choses pour le bien du corps au préjudice de celui de l'ame. On dit depuis long-temps celui qui s'assujétit aux règles de la médecine, mène une vie misérable (3); on pourrait ajouter avec encore plus de raison, une vie fort imparfaite et qui entraîne à beaucoup de vices.

C'est pour cela qu'il est très-prudent de ne se servir des médecins que dans une évidente nécessité; on ne

(1) Medicis potius quam scripturis obedientes.

(2) Contraria divinæ cognitionis sunt præcepta medicinæ; à jejuniis revocant, lucubrare non sinunt, ab omni intentione meditationis abducunt, itaque qui se medicis dederit seipsum sibi abnegat. *In Psal. 118. octo-nar. 22.*

(3) Qui medicæ vivit, misere vivit.

s'en porte que mieux. Saint Charles ne pouvait avoir la santé, malgré tous les soins et les remèdes des médecins; il suivit l'avis de quelques-uns de ses amis vertueux et prudents, congédia les médecins et les remèdes, reprit la vie commune et n'observa plus de régime. Ses maux diminuèrent, il recouvra peu à peu sa première santé; alors en liberté, et affranchi d'un fâcheux esclavage, il reprit les austérités de sa vie passée (1). Sainte Thérèse dit: J'ai reconnu en beaucoup de choses, que tant se droguer, avoir tant de peine pour sa santé, était une tentation du diable ou un effet de ma lâcheté et de ma faiblesse, quoique je sois sujette à beaucoup d'infirmités; car depuis que je prends moins de soins de ma santé et de mon corps, je me porte beaucoup mieux.

Il faut encore que les Religieux pensent bien que les maladies ne sont pas toujours des ouvrages de la nature, mais qu'elles viennent souvent des desseins de Dieu, qui les envoie pour nous châtier en ce monde de quelques péchés, et n'en pas réserver la punition pour l'autre. C'est ce qu'a remarqué saint Basile dans le beau discours qu'il a fait sur cette question: la vertu et le désir de la perfection permettent-ils de se servir des médecins et des remèdes? Il répond d'abord: Dieu nous a pourvus de beaucoup d'inventions différentes pour nous soulager dans nos nécessités, il nous a donné des médecins et des remèdes pour guérir les maladies de nos corps; nous pouvons donc nous en servir, pourvu que ce soit suivant ses desseins et avec la modération requise; mais les Chrétiens, et encore bien plus les Religieux, doivent absolument renoncer aux recherches curieuses et empressées des drogues et des remèdes, qui ne font que remplir l'esprit de soins importuns et fâcheux, et le tiennent toujours occupé à ne penser qu'au régime du corps, à sa

(1) Giussano en sa vie, liv. 2, chap. dernier.

conservation ou au recouvrement de sa santé. Il faut bien se garder de mettre tout l'espoir de sa guérison dans le secours des médecins, et de les appeler, comme font quelques-uns, des libérateurs, des sauveurs. Il y a des maladies où l'on ne doit employer ni remèdes, ni médecins, parce qu'elles ne viennent pas de l'indisposition du corps et de l'intempérie des humeurs, ou d'autres causes purement corporelles, mais du dérèglement de l'ame et de quelques péchés; car en effet, souvent les maladies sont le châtement des péchés que nous avons commis, Dieu nous les envoie pour nous faire changer de vie; il ne faut donc pas, dans ces maux-là, avoir recours aux médecins et aux remèdes naturels, et en espérer la guérison; mais voir quelle en est la source, les supporter en silence, et imiter le prophète Michée, qui disait: *Je porterai la colère de Dieu, parce que j'ai péché contre lui* (1). Il faut alors penser soigneusement à changer de vie, et se rappeler cette parole que Notre-Seigneur dit au paralytique: *Vous voilà guéri, ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous advienne pire* (2).

D'autres fois, Dieu envoie des maladies à un homme pour lui donner les moyens de se corriger de ses défauts, d'acquérir des vertus, d'en faire des actes héroïques, et par cela même d'amasser de grands mérites. Dieu, dit saint Basile, envoie des maladies à certaines personnes, afin de les mettre comme sur un champ de bataille, où elles combattent, remportent de glorieuses victoires et de très-belles couronnes. Sainte Synclétique, au rapport de saint Anastase qui en a fait la vie (3), disait à ses filles: Quand notre corps souffre de violentes douleurs, qu'une

(1) Mich. 7. 9. — (2) Joan. 5. 14.

(3) S. Athanas. in ejus vita cap. 13. Lib. 5, apud Rosweyd. libell. 7. num. 16.

fièvre ardente nous brûle, que nous mourons de soif, souvenons-nous, pour ne pas perdre courage dans nos maux, que nous sommes pécheresses, et représentons-nous les feux de l'autre vie et les tourmens qui nous sont préparés si nous vivons mal. Réjouissons-nous de ce qu'il plaît à Dieu de nous visiter, et répétons souvent cette parole de David : *Le Seigneur m'a chdtié, et par ce moyen, il ne m'a point abandonné au pouvoir de la mort.* Si vous êtes de fer, le feu de la maladie consumera votre rouille; si vous êtes justes, et que votre vertu vous rende semblables à l'or, vous en serez plus pures, et passerez d'une perfection moindre à une plus grande. Supportez de plus vos maladies patiemment, avec reconnaissance envers Dieu, qui vous donne l'occasion de travailler à votre salut et vous ôte les moyens de l'offenser; car si vous devenez aveugles ou sourdes, si vous perdez les mains, vous perdez les instrumens de beaucoup de péchés. Enfin si tout le corps est malade, faisons en sorte que notre ame en devienne plus sage; il vaut bien mieux que les maladies rongent et détruisent notre corps, que la pourriture et les vers.

Saint Macaire d'Egypte veut que les Religieux mettent toute confiance en Notre-Seigneur pour la guérison de leurs maladies. « Si vous aviez eu une intime persuasion
« que Jésus-Christ peut guérir les plaies et les infirmités
« de l'ame, vous auriez cru aussi qu'il a assez de pou-
« voir pour guérir celles du corps; alors vous auriez eu
« recours à lui seul sans vous soucier des médecins et de
« tous leurs remèdes; car s'il a la force de guérir des
« plaies presque incurables, comme sont celles de l'ame,
« il n'en manquera pas pour celles du corps, bien plus
« faciles à guérir. Vous direz peut-être que Dieu, ayant
« donné la vertu aux simples et aux racines de la terre
« de guérir nos maladies, et ayant communiqué aux
« médecins la science de nous secourir, il veut qu'on en

« use dans le besoin. Je l'avoue; mais considérez pour
« qui Dieu a fait tout cela, c'est pour les infidèles qui
« ne le connaissent pas, pour les Chrétiens séculiers qui
« n'ont pas assez de courage pour se jeter à corps perdu
« entre ses bras, et s'abandonner entièrement à sa pro-
« vidence. Mais vous qui êtes Religieux, qui avez des
« liaisons si intimes avec Jésus-Christ, qui voulez être
« enfans de Dieu, dompter la nature, qui vous regar-
« dez comme voyageurs et passagers en ce monde, vous
« devez avoir une foi bien plus vive, des pensées bien
« plus relevées que les autres, mener une vie toute spi-
« rituelle et dégagée du corps et des sens (1). »

Il faut donc, dans nos maladies, nous livrer aux senti-
mens d'une grande foi et d'une grande confiance, et
s'abstenir des médecins et des remèdes; il faut même
pratiquer ces vertus lorsqu'on s'en sert, en voyant Dieu en
eux; comme celui qui leur a donné toute leur force, qui agit
en eux comme cause première et principale, et attendre
de lui et non pas d'eux la guérison et la santé, suivant les
paroles de l'Écclésiastique : *Rends au médecin l'honneur
qui lui est dû, à cause de la nécessité, le Très-Haut
l'a créé, car tout remède salutaire vient de Dieu; et
le Très-Haut a fait sortir de la terre tout ce qui gué-
rit* (2). C'est donc de Dieu que vient la guérison; il en est
l'auteur, les médecins n'en sont que les instrumens.

Quelquefois encore Dieu rend une personne malade ou
valétudinaire, non pas tant pour la punir de quelque pé-
ché, ou lui faire acquérir quelque mérite, mais pour en tirer
sa gloire. C'est ce que dit Notre-Seigneur de l'aveugle-
né : *Ni celui-ci, ni son père, ni sa mère n'ont péché,*

(1) Homil. 48.

(2) Honora medicum propter necessitatem, etenim illum creavit Altis-
simus, à Deo est enim medela. Altissimus creavit de terra medicamenta.
Cap. 38. v. 1.

mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui (1).

C'est principalement par ce motif que Dieu affligea Job ; et en effet , un homme patient dans ses maux , qui les supporte avec douceur , avec force et avec un esprit parfaitement soumis , est véritablement un grand instrument de la gloire de Dieu. Quel trophée , dit Tertulien en parlant de Job , Dieu a élevé en sa personne contre le démon ! Quelle victoire il a remportée sur l'ennemi de sa gloire ! A toutes les mauvaises nouvelles qu'on lui apportait , à tous les maux qu'il souffrait , il ne disait que ces mots : Dieu soit béni (2).

Combien la gloire de Dieu éclate dans la force qu'il donne à de pauvres créatures. Le saint homme Etienne , anachorète , au rapport de Pallade (3) , fut obligé de subir une opération excessivement douloureuse pour extirper un chancre qui le rongeat ; pendant que le chirurgien lui faisait de larges incisions , il ne laissait pas de parler à ceux qui étaient présens , et de faire des corbeilles de feuilles de palmiers ; il souffrait ces cruelles taillades et ces violentes douleurs avec autant de fermeté et de repos que si son corps eût été le corps d'un autre , et sa chair aussi insensible que ses cheveux , tant la patience que Dieu lui donnait était extraordinaire et admirable.

La force de Dieu n'a pas moins éclatée dans un autre anachorète nommé Benjamin (4). Après avoir passé quatre-vingts ans dans une vie irréprochable et toute sainte , après avoir reçu de Dieu la grâce de guérir toutes sortes de maladies , il fut lui-même malade et devint hy-

(1) Sed ut manifestentur opera Dei in illo. *Joan.* 9. 3.

(2) Quale in illo viro feretrum Deus de diabolo extruxit? quale vexillum de inimico gloriæ suæ extulit? *Lib. de Patient. cap.* 10.

(3) Pallad. in histor. Lausiac. cap. 30.

(4) Idem c. 13.

dropique huit mois avant sa mort , mais avec des douleurs si excessives , qu'on pouvait bien le regarder comme le Job de son siècle. L'enflure était si prodigieuse et si démesurée , qu'on ne pouvait avec les deux mains enfermer son petit doigt ; on fut obligé de lui faire une cellule très-spacieuse où il demeura toujours assis pendant ces huit mois , supportant ses maux avec une patience invincible , et rendant grâces à Dieu de les lui avoir envoyés. Il disait à ceux qui le visitaient , et qui avaient compassion de lui : priez pour moi , mes enfans , afin que mon ame intérieure ne soit pas hydropique , car quant à ce corps que vous voyez , il ne m'a point été utile quand il s'est bien porté , et il ne m'est plus aussi nuisible depuis qu'il est malade. Mais pendant que ce nouveau Job était tourmenté par une maladie si étrange et incurable , il guérissait toutes celles des autres , quelles qu'elles fussent. Voilà le spectacle merveilleux qui montrait d'une manière si éclatante la force que Dieu peut communiquer à une pauvre créature. Lors donc que Dieu envoie des infirmités et des maladies pour ces motifs , les médecins y servent fort peu. C'est pourquoi il ne faut pas y mettre trop de confiance : comme c'est Dieu qui blesse , c'est aussi lui qui doit guérir (1).

J'ai connu deux personnes de grande vertu et conduites par les voies d'une haute perfection , qui éprouvaient souvent des maladies ; les médecins n'y comprenaient rien , les remèdes ne servaient de rien , ils étaient plutôt nuisibles ; elles étaient malades quelques jours , quelques semaines , jusqu'à ce Dieu eût exécuté ses desseins et achevé son œuvre , et tout-à-coup elles recouvraient la santé.

Dans un fameux monastère de la Thébàide , ou sainte Euphrasie , proche parente de l'empereur Théodose-le-

(1) Reg. 2. 6.

Jeune, prit l'habit, lorsque les Religieuses tombaient malades, elles ne prenaient aucun soulagement, aucun secours tiré de la médecine; elles recevaient leurs maladies comme une grande grâce et une faveur signalée de Dieu; elles les supportaient sans y apporter aucun autre remède, jusqu'à ce que Notre-Seigneur les eussent guéries.

Saint Eutychie, patriarche de Constantinople, le même que saint Grégoire-le-Grand retira de l'erreur où il était touchant la résurrection palpable de nos corps, fut visité par l'empereur Tibère, pendant une grave maladie; l'empereur ordonna que ses médecins vinssent le voir et en eussent grand soin; mais il ne voulut pas s'en servir, et répondit par ces paroles de David: *Dieu a porté le décret, et sa parole ne passera pas* (1). Dieu a commandé à la fièvre de tourmenter mon corps; elle le tourmentera tant qu'il le voudra, et il ajoutait: j'ai un médecin qui saura bien me guérir quand il lui plaira (2). Il fut quatre mois malade dans cette disposition, et mourut saintement (3).

§ VIII.

Motifs pour embrasser la pauvreté volontaire.

Premier Motif. Notre-Seigneur en a fait la première béatitude de la loi nouvelle, et il est la vérité même: et ouvrant la bouche, il les enseignait, disant: *Bienheureux les pauvres d'esprit* (4). Saint Bernard, versant la douceur et la piété de son style sur ces paroles, dit: Elle a été véritablement ouverte la bouche de celui qui ren-

(1) Præceptum posuit et non præteribit. *Psal.* 148. 6.

(2) Medicum habeo qui pro arbitrato suo medebitur

(3) In ejus vita apud Sur. 6. April.

(4) Aperiens os suum docebat eos dicens Beati pauperes spiritu. *Matt.* 5. 3.

ferme tous les trésors de la sagesse et de la science; c'est en vérité la doctrine de celui qui dit dans l'Apocalypse: Voici que je renouvelle toute chose, et qui avait dit auparavant par son prophète: J'ouvrirai ma bouche, et je vous ferai entendre des mystères cachés depuis le commencement du monde (1). Car qu'y a-t-il de plus caché que ce mystère: *la pauvreté est heureuse*? Il est extraordinairement caché, et cependant c'est la vérité, qui ne peut ni tromper ni être trompée, qui dit: *Bienheureux les pauvres d'esprit*, et le Sauveur en fait la première des huit béatitudes (2). La béatitude commence au jugement de Dieu où les hommes ne voient qu'affliction et peine (3).

Maintenant si vous demandez pourquoi les pauvres d'esprit sont heureux, je vous répondrai par les paroles de Notre-Seigneur: Ils sont heureux parce que *le royaume des Cieux leur appartient*. Les Chrétiens sont bienheureux de pouvoir faire de la pauvreté un prix suffisant pour acheter le royaume des Cieux, dit saint Augustin; que votre pauvreté ne vous déplaie donc pas, il n'est rien de plus riche qu'elle; voulez-vous savoir comment? elle achète le Ciel; quels trésors pourraient être comparés à ce qui est accordé à la pauvreté? Un riche ne peut arriver au Ciel avec l'affection de ses richesses,

(1) Verè apertum est os ejus, in quo omnes thesauri sapientiæ et scientiæ sunt reconditi, et verè ejus hæc doctrinâ qui in Apocalypsi loquitur, Ecce nova facio omnia, qui per Prophetam antè prædixerat, Aperiam os meum, enarabo abscondita à constitutione mundi. *Ser.* 1. in festo omnium Sanctorum. *Coloss.* 2. 3. *Apoc.* 21. 3. *Matt.* 13. 35. ex *Psal.* 77. vers. 2.

(2) Quid enim tam absconditum quàm paupertatem esse beatam? attamen veritas loquitur, quæ nec falli nec fallere potest, et ipsa est quæ dicit, quoniam beati pauperes spiritu. *Ibid.*

(3) Ibi incipit beatitudo divino judicio, ubi ærumna existimatur humano *In ligno vitæ cap. 2. de Paupert.*